

«*Il court, il court*»

De la langue – n’est-ce pas ? – comme du furet présent partout – *il est passé par ici, il est reparti par là* –, toujours échappant à qui cherche à s’emparer de lui, toujours en mouvement, mais, quand bien même (fragmentairement) ses allées et venues seraient reconnues, filant on ne sait où, n’ayant nulle destination ultime, disparaissant aussi promptement qu’il était apparu dans le labyrinthe silencieux du *bois joli*. Il est dans sa nature – sa raison d’être – de n’avoir pas d’itinéraires fixés d’avance – ni origine ni fin –, de brouiller les pistes, chahuté au gré d’occasions rencontrées au passage, à la merci du chasseur ou du curieux qu’il nargue, réjouit, tourmente.



La langue diverse, multiple, libre. Surgie de nulle part, à notre service mais prête à faire faux bond, à nous trahir, gardant ses secrets.

Au réveil



En morceaux, comme mon rêve (au singulier ?), encore sous le choc d'un arrêt brutal, rompu, je suis porté sans ménagements par des brancardiers de fortune dont le seul souci est de retrouver au plus vite leurs occupations propres.



Insomnie

Le besoin de poésie, diffus ou par moments précis, fixé sur un objet, sourd ou lancinant. Manque et désappointement, élans inaboutis, sol en vain piétiné jusqu'à n'être plus propre à rien. Un peu comme être pris dans les fi-



lets de l'insomnie. Qui en est victime, plus il se débat et plus il s'empêtre, plus il lutte et plus il éloigne de lui ce qu'il cherche à atteindre. Chassant, s'efforçant de chasser pensées, hantises graves ou superficielles, mesquines ou non, tant obsédantes qu'occasionnelles, qui occupent son esprit, il ne fait que les y ancrer. S'en croit-il débarrassé, le voici face à un écran opaque, totalement noir. Plus d'image, plus rien, mais pas moyen de se rendormir à moins de faire le vide, ne rien vouloir, ne rien chercher. Le pire : il a beau le savoir, malgré lui il peine, le malheureux, il peine à laisser s'installer en lui un état de non vigilance (néanmoins fait de vigilance), de non attente (et néanmoins d'attente) ; une attente en quelque sorte sans objet.

Poésie : peut-être alors, sans crier gare...

Dispositions momentanées

Un coup de vent ; un regard jeté sur la rive d'en face ; dans les branches entrelacées d'un pin, la lumière bouillonne et rejaillit comme une eau écumeuse : compte, certes, ce qui est comme révélé, mais plus encore – je simplifie – l'étincellement soudain

qui me le rend présent dans l'immédiat ou, plus précisément, les *dispositions momentanées*.

Valeur unique de l'instant, seul foyer. Hors de là, poésie exsangue ou maniérée ; la page ne s'anime pas du bouillonnement même de la lumière. Du coup, si précise soit-elle, la notation ne participe point d'une tension intérieure, n'ayant jailli d'une circonstance véritablement instigatrice ; convoquée, elle vient *prendre place*, n'a de fonction que métaphorique, descriptive, anecdotique, rajout auquel manque la charge du vécu.

À distance

«*Je suis heureux !*» D'avoir été, pour être ainsi formulé, envisagé de l'extérieur, déjà cela n'est plus. Le langage exténué tout, partout instaure une distance – non la langue : à elle d'y remédier, rendue à son génie. Seule vocation de la poésie.

Obstruction plutôt qu'écoulement

Chercher au fond de soi, descendre en soi-même (... mais cherchant quoi ?...) péniblement au point de retenir (... qui sait ?...) ce qui ne demanderait qu'à s'évacuer de soi-même à la manière d'un besoin pressant. Somme toute, ce que je crois, ce que je voudrais être une exploration intime (peut-être me leurrant, me réfugiant derrière des formules creuses) ne reviendrait-il pas à boucher des issues et non à forer puits ou galeries ? Obstruction plutôt qu'écoulement (le doute ne m'en vient, aussi crûment, qu'aujourd'hui).

Nécessité d'examiner sous cet angle ces longues attentes, plume posée, ces longs moments à mi-chemin entre vigilance et somnolence, dans un état qui n'est ni rêverie, ni vide éclairant.